

deux qui ont survécu. Quoi qu'il en soit, je crois que les deux écoles philologiques que nous considérons ont établi leur situation respective, et, par suite, qu'elles sont toutes les deux dans l'erreur en admettant si souvent que ces cas s'excluent mutuellement.

On voit donc que je suis entièrement en faveur de la théorie polyphylétique du développement du langage. Quand ce ne serait point pour les raisons philologiques spéciales que je viens d'énoncer, il me paraîtrait d'après le raisonnement général, à lui seul, bien plus probable qu'un instrument sociologique aussi utile que l'art de produire des signes articulés a dû se développer hors des signes par intonation et par geste, partout où les facultés psychologiques de l'homme étaient suffisamment développées pour que cette dérivation fût possible. Et s'il en est ainsi, il est évidemment probable que toutes les races aboriginelles qui ont été séparées géographiquement, ont dû, avec lenteur et d'une façon indépendante, élaborer leurs formes primitives de langage, à supposer, naturellement, que l'humanité s'est partagée en parties isolées tandis qu'elle était encore à l'état alalique, ce qui, comme je l'expliquerai tout à l'heure, me paraît être l'hypothèse la plus vraisemblable. Et, s'il en était ainsi, il me paraît fort improbable que des langues qui ont pris naissance et se sont développées indépendamment les unes des autres, se soient trouvées dans la nécessité de s'engager dans le type monosyllabique ou polysynthétique ou en quelque autre type d'une façon exclusive. Pour les autorités compétentes, c'est une croyance universelle que les langues existantes ont pris naissance en plus d'un centre (1). Mais il est trop de ces autorités qui me semblent être encore enchaînées par une hypothèse absolument gratuite et improbable, par l'hypothèse d'après laquelle, quand bien même les différentes langues ont pris naissance dans des centres diffé-

(1) « Le nombre des familles de langage différentes, actuellement existantes, et qui ne peuvent être rattachées les unes aux autres, est au moins de 75, et ce chiffre s'accroîtra sans doute quand nous aurons des grammaires et dictionnaires des nombreux langages et dialectes qui nous sont encore inconnus, et quand nous connaîtrons mieux ceux dont nous n'avons qu'une connaissance partielle. Si nous ajoutons à celles-ci les innombrables groupes de langues qui ont passé sans même laisser de vestiges, comme le basque dans les Pyrénées, ou l'étrusque dans l'Italie ancienne, on pourra se faire quelque idée du nombre infini des centres primitifs, ou agglomérations, où le langage a pris naissance. » (Sayce, *Introduction*, II, 323.)

rents, toutes ont dû naître en présentant un air de famille exact en ce qui en concerne le type et le génie. Mais cette hypothèse n'est nullement fondée, et ni la physiologie, ni la psychologie de l'humanité ne lui sont favorables. Au contraire, si nous examinons le cas le plus analogue, celui de l'enfant en voie de développement, nous y trouvons de nombreuses preuves montrant que les premières tentatives d'articulation peuvent se faire sur des types différents, comme nous l'avons vu si nettement établi par les citations empruntées au docteur Hale dans un chapitre antérieur.

A ce propos, j'aimerais finir le chapitre actuel en mettant en relief l'ingénieuse et intéressante hypothèse qui a été proposée par cet auteur, et qui s'appuie sur les faits auxquels il vient d'être fait allusion. Pour que les mérites de cette hypothèse puissent être appréciés, il convient de rappeler au lecteur que les langues actuellement parlées par les tribus indigènes du continent américain présentent entre elles de si nombreuses et si importantes différences, qu'à l'égard d'un grand nombre d'entre elles il est impossible au philologue de suggérer même une classification philologique. Ainsi, pour citer M. Whitney, « en ce qui concerne les matériaux de l'expression, il est pleinement reconnu qu'il y a entre eux une diversité inconciliable. Il est un très grand nombre de groupes entre les signes expressifs desquels il n'existe pas plus de correspondance apparente qu'entre ceux de l'anglais, du hongrois et du malais. Il n'en existe point qui ne puisse être simplement fortuite (1). »

Et ce qui est très curieux, ces immenses différences peuvent exister entre des tribus voisines qui, selon toutes apparences, sont ethnologiquement identiques, comme par exemple, les groupes algonquin, iroquois et dakota. En outre, cette diversité dans la structure du langage atteint, dans certains cas, les racines mêmes du développement; « la structure polysynthétique n'appartient pas au même degré à toutes les langues américaines, elle semble, au contraire, chez certaines, être absolument oblitérée ou manquer originellement (2). » Bien plus, même le type isolant a pris pied, et ceci sous sa forme monosyllabique et non flexionnelle.

(1) *Life and Growth of Language*, p. 259.

(2) *Ibid.*, p. 262.

Telle étant la situation sur le continent américain, et aussi, quoique à un moindre degré, dans le sud de l'Afrique, M. Hale suggère l'hypothèse suivante pour l'expliquer. Elle me semble certainement plausible, et si, dans l'avenir, elle fournissait le moyen d'éclaircir le mystère du développement linguistique dans le nouveau monde, elle pourrait évidemment être considérée comme une explication suffisante des différences radicales de langage constatées ailleurs.

Partant des faits que j'ai déjà cités d'après lui, à la fin de mon chapitre sur l'Articulation, il plaide cette cause, que si les enfants inventent ainsi spontanément, et d'une façon entièrement arbitraire, un langage à eux, même quand ils se trouvent dans une communauté civilisée dont ils entendent parler le langage, à plus forte raison ceci se passerait-il chez des enfants qui auraient été accidentellement séparés de la société des hommes, et ainsi réduits à leurs propres ressources dans l'isolement. Maintenant, « si, dans de pareilles circonstances, la maladie ou les accidents inhérents à la vie d'un peuple chasseur faisaient périr les parents, il est évident que la survie des enfants dépendrait principalement de la nature du climat, et des facilités avec lesquelles des aliments pourraient être procurés durant toutes les saisons de l'année. Dans l'ancienne Europe, une fois que les conditions climatiques actuelles se sont établies, il est douteux qu'une famille d'enfants âgés de moins de dix ans eût pu traverser un seul hiver. Aussi ne sommes-nous point surpris de voir qu'il n'y a guère que quatre ou cinq groupes linguistiques en Europe, et que tous, sauf le basque, ont vraisemblablement, d'après des preuves satisfaisantes, été introduits à une époque relativement récente. Quelques-uns même vont jusqu'à assigner aux Basques une origine nord-africaine, et la chose est probable. On en peut dire autant de l'Amérique du Nord, de la partie située à l'est des montagnes Rocheuses et au nord du tropique. Le climat et la rareté de la nourriture en hiver sont tels que nous ne pouvons supposer qu'une famille d'orphelins en bas âge eût pu survivre, sauf peut-être par un hasard heureux, dans quelques points favorisés, au bord du golfe du Mexique où des coquillages, des fruits et des racines comestibles sont abondants et faciles à recueillir.

Mais il est une région où la nature semble s'offrir comme une nourrice pleine de bonne volonté, et comme une mère généreuse aux faibles et aux abandonnés. De tous les pays du globe, il n'en est peut-être pas un où un petit troupeau de très jeunes enfants trouverait plus aisément à se maintenir en existence qu'en Californie. Son admirable climat, doux et égal par-dessus tous, est bien connu. M. Cronise, dans son volume *Natural Wealth of California*, nous dit que « la moyenne mensuelle du thermomètre à San-Francisco est 40° en décembre, le mois le plus froid, et 16° en septembre, le mois le plus chaud », et il ajoute : « Bien que la Californie atteigne la latitude de la baie de Plymouth au nord, son climat, dans toute son étendue, est aussi doux que celui des régions voisines du tropique. Pendant une moitié de l'année il ne pleut pas; la neige et la glace sont presque inconnues, sauf dans les parties élevées; il y a au moins deux cents journées sans nuages par an. Les rosiers fleurissent en plein champ toute l'année. » Tout aussi remarquable que ce climat exquis est l'étonnante variété des aliments qui semblent, pour ainsi dire, s'offrir aux mains délicates des enfants : des fruits de toutes sortes, fraises, mûres, groseilles, framboises, y poussent spontanément et sont abondants. De grands fruits et des noix comestibles attachés à des branches basses « pendent aimablement » selon l'expression de Milton. M. Cronise énumère entre autres la cerise et la prune sauvages qui « poussent sur des arbustes, » le faux raisin (*Berberis herbosa*) « petit arbuste » qui porte des fruits comestibles, et l'*Æsculus Californica* « un arbre ou arbuste bas et large, ayant rarement plus de quinze pieds de haut » qui « porte des fruits abondants fort employés par les Indiens ». Il y a des racines alimentaires variées qui mûrissent à des saisons différentes. Les poissons abondent dans les rivières, et se prennent par les procédés les plus simples. Au printemps, nous apprend M. Powers, le *whitefish* « pullule en telles quantités dans les criques que les Indiens, simplement en entravant leur progression au moyen de quelques herbes, peuvent littéralement le prendre à la main ». Les coquillages et les larves abondent, et sont avidement dévorés par les indigènes. Les vers de terre qui se trouvent partout, et en toute saison, constituent un mets

très recherché. Pour le vêtement, l'auteur que nous venons de citer nous apprend que « dans la plaine, tous les mâles adultes et tous les enfants de moins de dix à douze ans vont entièrement nus, les femmes portant simplement une étroite lanière de peau de cerf autour de la ceinture ». Pouvons-nous nous étonner si, dans une région tempérée et pleine de fruits, il se trouve un grand nombre de tribus séparées, parlant des langues qu'une étude attentive a fait classer en dix-neuf groupes linguistiques distincts?

« Le climat de la région côtière de l'Orégon, bien que plus froid que celui de la Californie, est encore beaucoup plus doux et plus égal que celui des régions situées sous la même latitude vers l'est, et l'abondance des fruits, des racines et des poissons comestibles, et de beaucoup d'autres aliments faciles à atteindre, est très considérable. Une famille de jeunes enfants, si l'un d'eux était assez âgé pour prendre soin des autres, pourrait facilement atteindre la maturité dans un coin abrité de cette agréable et riche contrée. Nous ne pouvons donc être étonnés en voyant que le nombre de groupes linguistiques dans cette étroite région, bien que moindre qu'en Californie, est plus du double de celui que l'on rencontre dans l'Europe tout entière, et la plupart d'entre eux se groupent près de la frontière californienne.

« Des réminiscences de la langue des parents persisteraient probablement chez les enfants plus âgés et reprendraient vie, et se fortifieraient à mesure que leurs facultés se développeraient. Nous pouvons de la sorte expliquer le fait qui a embarrassé tous les investigateurs, le fait que certaines ressemblances inattendues et sporadiques dans la grammaire et dans le vocabulaire, qui peuvent à peine être considérées comme purement accidentelles, se présentent quelquefois entre les langues les plus dissemblables.

« Un coup d'œil sur les autres provinces linguistiques montrera combien cette explication de l'origine des groupes s'applique partout ailleurs. Le Brésil tropical est une région qui réunit l'été perpétuel avec une profusion de fruits comestibles, et d'autres aliments variés non moins abondants qu'en Californie. S'il est une région où l'on doit rencontrer un grand nombre de langues totalement différentes, c'est bien celle-ci. Et tel est en

effet le cas, ainsi que nous l'apprenons par une autorité très compétente, le baron J.-J. de Tschudi. Dans l'introduction de son récent ouvrage sur la langue khetshua, il dit : « Je possède une collection faite par le naturaliste bien connu, J. Natterer, durant un séjour de plusieurs années au Brésil, de plus de cent langues complètement distinctes au point de vue lexicologique, de l'intérieur du Brésil. » Et il ajoute : « Le nombre des soi-disant langues isolées, c'est-à-dire des langues qui, d'après nos connaissances actuelles, n'ont aucune parenté avec aucune autre, et forment, par suite, des groupes distincts plus ou moins étendus, est très considérable dans l'Amérique du Sud, et peut s'estimer approximativement à plusieurs centaines. Peut-être sera-t-il possible, plus tard, de réunir quelques-unes en des familles plus considérables, mais il en restera certainement beaucoup pour lesquelles ceci ne pourra se faire. »

J'ai cité cette hypothèse, comme je l'ai déjà fait remarquer, parce qu'elle me paraît intéressante au point de vue philologique, mais quoi qu'en puissent penser les autorités compétentes, les preuves que fournit le continent américain de l'origine polytypique et polygénétique des langues indigènes demeurent les mêmes. Et s'il y a de bonnes raisons pour conclure en faveur des origines polygénétiques des types différents pour les langues de ce continent, naturellement il devient probable qu'on est en droit d'expliquer les différences radicales de structure parmi les langues du vieux monde par le fait qu'elles aussi dériveraient de sources pareillement indépendantes (1).

(1) Je puis ajouter que l'hypothèse est confirmée par des sources qui ne sont point citées par l'auteur. En effet, l'archidoyen Farrar écrivait en 1865 : « Les enfants, très négligés dans quelques-uns des villages indiens et canadiens, et qu'on laisse seuls pendant des journées, sont capables d'inventer, et inventent effectivement, pour leurs besoins, une sorte de *lingua franca*, totalement, ou en partie incompréhensible pour tous, sauf pour eux-mêmes », et le même auteur cite M. R. Moffat comme « témoignant d'un phénomène analogue qui se présente dans les villages de l'Afrique du Sud » (*Mission Travels*). Il fait également allusion au fait que « les sourds-muets ont une aptitude instinctive à se créer pour eux-mêmes un langage de signes » qui, comme nous l'avons vu dans un précédent chapitre, comprend l'emploi de sons articulés arbitraires, bien que, dans ce cas, ceux qui parlent ne puissent entendre les sons qu'ils produisent.

Pendant que le présent ouvrage s'imprimait, un autre travail a été publié par M. Hale sous le titre de *The Development of Language* ; il renferme des preuves supplémentaires à l'appui de cette hypothèse.